

# Introduction

**Jean-Pierre MIGNOT et Marc-André MÉQUIGNON**

*LERASS, UPS, Toulouse, France*

La ville en particulier, l'urbanisation et l'urbanité en général, suscitent un intérêt évident qui tient principalement aux modèles qu'il convient de choisir (ou de subir) pour occuper notre espace commun, la planète, sans pour autant la détruire. Car, si les projections des tendances actuelles devaient se vérifier au cours du siècle à venir, près de 80 % de la population de la planète se retrouvera dans les villes c'est-à-dire dans des systèmes urbains. Bien sûr, et nous ne cesserons de le répéter, la ville est un artefact, un ensemble technique, un système technique construit, comme aurait pu le dire J. Ellul (Ellul 1977), mais elle est aussi analysée et perçue comme problématique sociétale qui lui confère toute son importance et son rôle dans le développement à venir. C'est la raison pour laquelle nous avons délibérément choisi une analyse pluridisciplinaire de la ville et des problèmes auxquels elle se heurte.

Dans ces conditions, la problématique de la ville que nous proposons se présente sous un angle double, à savoir, à la fois comme un artefact, comme un ensemble technique plus ou moins homogène qui reflète le système au sein duquel elle se déploie, mais aussi comme une production de l'espace et un espace de production, c'est-à-dire le lieu privilégié du déroulement des rapports sociaux sous toutes les formes historiques qu'elle traverse et au sein desquelles elle se développe. Parce qu'elle est pénétrée de toutes les formes de socialité, parce qu'elle porte en elle toutes les contradictions de la société et tous ses maux (mais aussi ses joies), la ville est directement placée sous influence et elle

en constitue même le vecteur privilégié. On comprend alors aisément les raisons pour lesquelles on ne peut aborder la question de l'urbanité que dans une perspective volontairement pluridisciplinaire qui nous conduit forcément à un regard croisé, multiple et riche en déterminations concrètes : nous pensons en effet que l'éclairage et la compréhension de la ville que nous proposons ici doit être multiple.

Mais il y a plus : car à l'heure du réchauffement climatique et de la transition écologique qui devient alors consubstantielle, l'émergence du concept de ville s'impose notamment sous la forme de ville « durable », faisant ainsi référence bien évidemment aux atteintes à l'environnement qu'elle provoque, mais aussi aux conditions d'un avenir plus serein que celui qui nous est promis, si nous continuons d'occuper la planète en général et la ville en particulier comme cela se fait depuis trop de décennies. L'émergence relativement récente de la notion de ville durable procède d'une double exigence dont on a pu constater l'existence, du moins en apparence :

- d'une part, introduire dans « le monde social vécu » les développements techniques associés systématiquement à des progrès économiques et sociétaux qui sont susceptibles de modifier (pour certains d'améliorer) les conditions de la vie quotidienne, à la fois des villes et des campagnes, pour les générations à venir ;

- d'autre part, devenir ensuite un facteur dirimant de durabilité qui assurerait le développement harmonieux de la planète et donc des villes qui la composent et qui sont, elles-mêmes (mais pas seulement), à l'origine des dérèglements généraux que nous subissons du fait des conditions destructrices de ce développement qui, dès lors, nous contraignent.

C'est dans cette perspective conflictuelle entre « progrès technique » et mise en danger de la planète par l'activité de l'homme, d'une part, et, d'autre part, le déploiement systématique de ces mêmes techniques, que le concept de ville intelligente semble imposer, la technique au service de l'humanité devient alors le *deus ex machina* d'un monde nouveau. La ville apparaît comme un artefact fortement technicisé qui devrait servir à la fois de base substrat susceptible d'assurer « l'avenir radieux de l'humanité », en même temps qu'elle constitue le vecteur principal de la durabilité de la planète qui protège les générations à venir. Cela dit, l'expression (avant de devenir un concept) trouve dans le passé récent des expressions (ou des concepts) équivalents tels que « la ville rocade » et c'est aussi ce changement sémantique dont nous souhaitons rendre compte. Ainsi, la ville nouvelle au service d'une humanité qui tente de se protéger contre ce qu'elle a elle-même contribué à développer devient un axe déterminant qui permet de penser la ville de demain, mais aussi qui permet de développer les outils de gestion au service de sa pérennisation. Dès lors nous proposons de penser la ville en tant que problématique sociétale d'une part, mais aussi sous la forme d'une approche encyclopédique, l'ensemble sous la férule d'auteurs qui synthétisent la problématique mise en œuvre. Les différents aspects abordés dans ce cadre peuvent se résumer de la façon suivante :

- une approche de la ville avec la présentation d’analyse morphosociologique, notamment en référence aux œuvres de L. Benevolo, F. Choay, P. Riboulet, etc. et dont l’objectif vise à donner une représentation de l’état de la ville contemporaine et les conditions de sa production ;
- une approche économique concernant notamment les modalités propres à un modèle spécifique de développement, faisant de la composition urbaine la clé de la compréhension, afin de mettre en perspective les paradoxes de la ville intelligente comme réponse éventuelle aux problèmes de la durabilité de la ville ;
- une approche géographique de la ville intelligente, notamment en abordant les problèmes des zones de développement et du partage mondial de ce type de solutions ;
- une approche sociologique de la ville comme lieu de production de la modernité sous toutes ses formes, comme instance de rationalisation qui conduit de l’individu à la différenciation sociale.

De sorte que le balayage proposé prend en compte ce que nous nommons une approche pluridisciplinaire en donnant une vision plurielle de la ville. Ainsi, M.-A. Méquignon et P. Laudati (chapitre 1) se fixent comme objectif de fournir des éléments critiques d’une lecture de la ville par une approche morphosociologique. La ville est un objet d’étude complexe et mouvant nécessitant, de par sa définition même, une approche qui dépasse les cloisonnements disciplinaires et les écoles de pensée, en dehors du temps et de l’espace, pour essayer de saisir les connexions existantes entre tous les composants urbains, objets et sujets, éléments bâtis et non bâtis, pratiques urbaines, significations, etc., l’ensemble résultant de ses modes de production. Une approche purement syntaxique ou morphologique de l’urbain ne saurait suffire, à elle seule, à saisir ce que A. Berque appelle l’urbanité, à savoir : « cette composition plus générale où les entités spatiales et les entités sociales entrent en résonance » (Berque 1993). Bien évidemment nous ne défendons pas un modèle d’urbanité « type », mais bien une grille de lecture des éléments qui composent l’urbanité qui, loin d’être invariables, fondent leurs différences sur des structures spatiales, sociales et culturelles spécifiques.

Une approche morphosociologique, s’intéressant à la fois aux entités spatiales (à leur(s) forme(s) et aux entités sociales (usages, pratiques, significations), nous semble donc plus pertinente pour montrer les imbrications inextricables entre ces deux dimensions, entre la matérialité et l’esprit d’une ville. Par ailleurs, toute analyse au service d’une connaissance plus approfondie de l’urbanité, permettra de répondre de manière plus pertinente aux exigences et aux besoins de la vie urbaine, au travers des éléments dégagés. Ces éléments opératoires peuvent alors être investis par les politiques d’aménagement pour (re)penser le projet urbain.

Dans un premier temps, en référence aux travaux de P. Riboulet sur les quatre modes de production de la ville – traditionnel, princier, libéral et réglementaire –, nous soulignons comment, dans la ville construite et vécue, ces quatre modes coexistent inévitablement (Riboulet 1998). Cela témoigne de la complexité et de la difficulté d'appréhension de notre objet d'étude multidimensionnel – la ville – que nous interrogeons à la fois en tant qu'objet et en tant que sujet.

Dans un second temps, nous proposons des possibles clefs de lecture qui, dans une logique systémique et circulaire, nous amènent à développer les différents éléments composant l'urbanité : nous introduisons donc les concepts de formes urbaines (à la fois formes au pluriel et forme au singulier), pour les décliner au travers des éléments constitutifs : structure, éléments bâtis et non bâtis, éléments singuliers, ruptures, matériaux, techniques et technologies, parcellaire, marchés immobiliers et flux sociaux, rénovation, aménagement, représentations (dessin et dessein). À chaque fois, quel que soit l'élément étudié, il est toujours compris comme un triptyque incluant à la fois sa morphologie, ses usages et ses significations.

Une ville n'est jamais le fruit du hasard. Elle naît d'un besoin et s'adapte au fur et à mesure de l'évolution de la société qui l'abrite et l'accueille :

« La ville – lieu d'établissement organisé, siège de l'autorité, naît du village mais pas seulement du village agrandi. Elle se forme quand les industries et les services ne sont plus exercés par les personnes qui cultivent la terre, mais par d'autres qui n'ont pas cette obligation et qui sont entretenues par les premières avec le surplus de la production totale. » (Benevolo 1995, p. 13)

Nous pouvons dire qu'elle se crée donc sur l'opposition de deux groupes sociaux dont le premier est dominant sur l'autre, subalterne. Les formes spatiales sont ainsi le reflet de ces jeux de pouvoir. Le mode de composition urbaine correspond alors au processus social mis en action, dans le but de produire un espace habité comprenant toutes les fonctions utiles au moment historique considéré et donnant dans le même mouvement une forme et une signification à cet espace. Elle est donc aussi la représentation du pouvoir et des rapports sociaux qui la promeuvent.

Les développements proposés par J.-P. Mignot (chapitre 2) dans son approche économique ont pris le parti délibéré de ne pas céder à une lecture « orthodoxe », spécifique à l'analyse économique de type néolibéral et semblent répondre à la question plus large de l'espace économique de la ville comme espace de production, de distribution et de consommation de la richesse produite, mais aussi et, de façon tout aussi importante, comme une production de cet espace au sein duquel les activités économiques se déroulent. Dans ce cadre également, se pose la question de l'espace et du sens qu'on lui donne afin de

mieux comprendre la portée de cette dualité qui caractérise la ville en tant qu'espace de production et production de cet espace. Car c'est bel et bien là que les formes techniques de la ville mais aussi ses formes sociales (et/ou sociétales) se déploient dans le temps (et donc dans l'histoire) en même temps que dans l'espace qui l'accueille. L'auteur met donc en perspective l'émergence d'un espace spécifique qui appartient à l'histoire et donc à l'histoire de cette production de l'espace en même temps qu'à l'histoire de ce même espace. En privilégiant les formes d'accumulation de la richesse dans le temps et dans l'espace, on peut ainsi distinguer les formes que la ville va prendre, c'est-à-dire les différentes formes que les conditions de production vont donner à la ville comme expression de la société de production et d'échange au sein de laquelle elle se développe. La ville fordiste devient ainsi l'instance qui amène la voiture dans la ville au point de la polluer, en même temps que les conditions de production de l'accumulation fordiste aboutissent à une société que ne manquera pas de dénoncer le « rapport Meadow » plus connu sous le nom de club de Rome et cela, dès le début des années 1970. La naissance de la ville durable est consécutive à cette prise de conscience que les évolutions de cette nature, si elles perdurent, peuvent conduire au pire. De la même façon la « ville néolibérale » s'inscrit dans la logique de l'accumulation du même type, sans pour autant répondre aux problèmes que pose l'atteinte à l'environnement par l'émergence d'agglomérations dont la population explose et dépasse souvent les 20 millions d'habitants. La ville durable devient alors un horizon qui s'impose, au risque de voir la planète s'engouffrer dans une voie qui deviendrait fatale pour son avenir.

Aborder les problèmes de la ville moderne sans l'expression que peut fournir la géographie constitue à nos yeux une hérésie. F. Escaffre, M. Gambino et S. Haouès-Jouve nous propose, dans le chapitre 3, une approche des espaces urbains à partir des enjeux de durabilité et d'habitabilité. Après avoir analysé les dynamiques générales qui caractérisent l'urbanisation contemporaine et tout en rappelant la diversité des espaces urbains, quatre facettes, envisagées comme quatre interfaces, sont abordées plus en détail. La première, ayant trait au logement et l'habitat, aborde un sujet classique de l'analyse des villes. Elle est l'occasion de souligner combien l'approche des villes gagne à s'opérer à partir des pratiques habitantes considérées transversalement. La deuxième, avec les mobilités, replace les espaces urbains au sein des flux multiples qui les animent et leur donnent forme. Ces deux premières facettes permettent d'insister sur les inégalités sociales qui les caractérisent autant que sur les enjeux environnementaux qui les accompagnent. Le troisième point décentre l'analyse vers un sujet *a priori* éloigné des questions urbaines mais qu'elles intègrent de plus en plus fortement, en l'occurrence l'agriculture. Que cela s'explique par l'extension des villes sur leur environnement rural ou à partir de préoccupations alimentaires, l'agriculture urbaine y est traitée comme un nouvel angle d'approche de l'urbain. Enfin, le climat sert de point de focalisation à la dernière partie, tant il implique de porter le regard du local au global, tant aussi les multiples effets urbains de son changement influent sur les trois traits précédemment analysés. Par l'intermédiation

du climat, se pose ainsi de façon renouvelée la question de la ville durable et de son adaptation aux nouvelles conditions de vie que ce changement impose dans notre façon de vivre et d'appréhender la ville.

Enfin, partant d'une littérature essentiellement sociologique, Y. Ferguson (chapitre 4) décrit la ville comme un espace de production de la modernité, c'est-à-dire de production de la rationalisation, de l'individualisation et de différenciation des sociétés. La rationalisation s'incarne dans la ville comme entreprise humaine d'arraisonnement de l'environnement et d'organisation de son mode de vie. L'individualisation décrit un citoyen qui s'est émancipé de l'emprise du joug collectif propre aux sociétés traditionnelles et se revendique législateur de son existence. La différenciation rend compte de la complexification de la société qui se fragmente en sous-systèmes autoréférencés. Fruit et vecteur des dynamiques de la modernité, la ville est alors aussi le théâtre de ses tensions. La ville génère d'abord une société dite « urbaine », qui se traduit par une redéfinition des modes de sociabilité fondée sur une équation difficile à équilibrer : faire société, produire de la solidarité avec des individus émancipés, déenracinés, multi-appartenants, et parfois désengagés. Siège de la liberté personnelle, la ville produit en effet une « mentalité spécifique » qui remodèle les relations et les aspirations sociales des individus. La ville est en ce sens l'espace du secret, de la réserve, des relations rationnelles, des sociabilités électives, engendrant une dislocation progressive des liens sociaux de type communautaire. Cette ville des individus interroge la propension des citoyens à accepter les contraintes que suppose la vie en société, à se donner un dessein collectif, à se décentrer et tolérer la différence. Les urbanistes et les architectes tentent alors de déterminer la sociabilité dans leurs projets, tandis que des initiatives issues de la société civile entreprennent d'inventer des nouvelles formes d'engagement envers le bien commun. Cependant, ces initiatives doivent également se confronter à des logiques sociales profondes en faveur de l'homogénéisation sociale qui s'imprime dans l'espace urbain. La société urbaine se compose et se décompose suivant des dynamiques sociospatiales de peuplement qui reflètent la stratification de la société en classes guidées par des mécanismes de distinction. Les politiques publiques et les démarches volontaristes visant à construire du lien social entre des classes différentes se multiplient sans massivement parvenir à inverser ces tendances à l'homogénéisation sociale des espaces urbains. La ville se fragmente par le haut et par le bas, suivant des contraintes sociologiques et économiques, l'espace urbain se déchire, se ségrège, se défait. Il en résulte une concentration des inégalités sociales qui impacte moralement tous les citoyens, quelle que soit leur position sociale. La mixité sociale semble l'horizon à atteindre, mais un horizon intellectuel, voire utopiste, tant elle se heurte au désir spontané, indicible ou inconscient de ceux qui se ressemblent de se rassembler. La ville durable, dernière mutation de l'imaginaire urbain, concentre simultanément les aspirations et les contradictions de la société urbaine. Elle se veut une réponse aux crises écologique et sociale qui touchent la modernité, tout en s'inscrivant dans une compétition

économique mondialisée dont les villes se nourrissent largement. Au tribunal des injonctions à la durabilité, la ville est accusée de tous les maux, pollution, pauvreté, inégalités, mais également perçue comme l'espace de la remédiation. L'engagement de transformations profondes au sein de la société urbaine pourrait inaugurer un monde nouveau, plus responsable, plus équitable. À nouveau, ce désir de renouvellement se heurte à des représentations et aspirations sociales antinomiques des citoyens, qui veulent en même temps la ville et la campagne. La ville durable semble pourtant impliquer certains renoncements, notamment la maison individuelle, qui continue d'incarner l'issue d'une trajectoire résidentielle réussie. La ville durable se pense et se construit en outre dans un nouveau paradigme qui substitue aux référentiels technoscientifiques adossés à une foi dans le progrès un régime d'incertitude, un « refroidissement théorique ». La traduction urbaine de la remise en cause de l'idéologie progressiste portée par la révolution industrielle s'incarne dans le concept de projet urbain. Il valorise une méthode empirique et partenariale destinée à expérimenter des choix locaux élaborés collectivement. Mais, à nouveau, les solutions produites génèrent de l'exclusion, de la ségrégation, du marquage.

De toute évidence, les règles que nous impose la pluridisciplinarité auraient dû nous conduire à inviter d'autres intervenants, qu'ils appartiennent aux sciences humaines et sociales (SHS) ou aux « sciences dures ». Cependant, c'est pour nous un choix délibéré que de favoriser ici l'expression des SHS dans un souci d'homogénéisation des discours et une volonté de saisir la ville sous ce seul angle. Non pas que les avis de nos collègues des sciences dures ne nous concernent pas, mais l'objectif des éditeurs et l'espace réservé ne nous ont guère laissé de place pour ce faire. Nous tenons ici à remercier tous et chacun de leur contribution en espérant avoir fourni à nos lecteurs la possibilité de mieux comprendre les enjeux concernant l'avenir des villes et, au travers d'elles, l'avenir de la planète.

## Bibliographie

- Benevolo, L. (1995). *Histoire de la ville*. Parenthèses, Marseille.
- Berque, A. (1993). *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Gallimard, Paris.
- Ellul, J. (1977). *Le Système technicien*. Calmann-Lévy, Paris.
- Riboulet, P. (1998). *Onze leçons sur la composition urbaine*. Presses de l'École nationale des ponts et chaussées, Paris.